

Book Reviews/Comptes rendus

JACQUES HENRIPIN. La métamorphose de la population canadienne. Montréal: Les éditions Varia, coll. «Histoire et société», 2003, 295 p.

«Faire l'histoire d'une population, c'est faire la démographie sociale à long terme. 'Sociale' par opposition à 'purement arithmétique;' c'est à dire en liaison avec les causes et les effets des phénomènes purement démographiques»: c'est en ces termes qu'introduit Jacques Henripin, fondateur du département de démographie de l'Université de Montréal, son récent ouvrage, *La métamorphose*. L'ouvrage est panoramique, prospectif et polémiste. Il a le mérite de tenter un pari ambitieux, celui de brosser un tableau général de l'évolution des faits de population au Canada en partant de la période préhistorique jusqu'à ses mutations les plus récentes, incluant un pronostic démographique pour les cinquante ans à venir.

Il faut reconnaître que résumer plusieurs siècles de transformations démographiques n'est pas aisé, et l'ouvrage ne le fait que partiellement en parcourant les trois siècles précédents le XXe siècle de façon très succincte. Il reste que même en limitant la synthèse analytique aux principaux changements démographiques que le Canada a connus au XXe siècle, la tâche entreprise demeure colossale, d'autant plus que l'auteur vise à produire un ouvrage grand public—qui n'ensevelirait pas le lectorat «sous une montagne de chiffres et de définitions techniques,» tout en étant appuyée par des informations chiffrées capables de satisfaire les «esprits scientifiques pas trop pointus» (p. 11)—et qui relierait les phénomènes démographiques aux «événements majeurs de l'histoire générale.» L'ampleur de la tâche comporte des aléas: l'ouvrage n'évite pas un certain nombre d'écueils dont l'éparpillement dû à la faiblesse du plan de l'ouvrage et une superficialité du contenu par endroits, étant donné la taille du volume (295 pages). Par exemple, la première section, sous titrée «Un peu de préhistoire,» du premier chapitre intitulé «Le passage du mésolithique à l'âge du fer» est déconcertante par son acabit dérisoire, coiffé de surcroît de quelques énoncés nébuleux tels que «Outre la préséance que cette ancienneté donne aux Amérindiens, suivis des Inuits, les tribus autochtones ont le mérite d'avoir été de véritables partenaires des premiers colons européens» (p.15). Si le fait de souligner que l'histoire de la population du Canada ne commence pas avec le peuplement européen pourrait paraître comme un acte méritoire en soi ce qui n'était pas prévu, nous le rappelle l'auteur, dans le projet scientifique de Statistique Canada qui est à la base de ce livre (p. 7) le faire en une page et demie n'est pas sérieux.

La métamorphose est sans conteste le fruit d'un travail louable qui assemble une quantité impressionnante d'informations chiffrées faisant la synthèse des transformations démographiques majeures au Canada en fonction des thèmes

constitutifs du noyau de la discipline que certains appelleraient la démographie pure, en l'occurrence la fécondité, la mortalité, la nuptialité, le vieillissement, la mobilité spatiale, etc. L'abondance des données sur ces principaux paramètres reliés à la démographie s'accompagne des explications opportunes rendant accessibles aux non initiés certains artefacts statistiques comme l'indice synthétique de fécondité (p.137), la pyramide des âges (p. 90) ou l'indice synthétique de nuptialité des célibataires (p.184).L'ouvrage s'adresse surtout aux étudiants qui en feraient une utilisation ponctuelle, en le consultant au hasard de leurs interrogations, pour étoffer telle ou telle partie de leurs travaux. À cet égard, l'absence d'un index est fortement préjudiciable et nuit à cette fonction d'ouvrage de référence pour laquelle il semble pourtant tout indiqué. Une lecture intégrale et linéaire, de la première à la dernière page, n'est pas vraiment attrayante du fait d'un récit surchargé, du moins pour les non démographes, de chiffres et de graphiques et d'une mise en relation sociohistorique des faits démographiques qui est anémiée quand elle n'est pas tendancieuse. Cette mine d'informations est malheureusement desservie par une structure éparpillée qui émane dans une certaine mesure de l'absence d'un fil conducteur, d'un principe organisateur parcourant l'ensemble. Mais peut on attendre d'un ouvrage de synthèse visant à appréhender historiquement une panoplie de phénomènes démographiques d'être organisé autour d'une problématique explicite? La réponse est loin d'être évidente. Il demeure qu'un vrai chapitre d'introduction, élaborant les questions auxquelles l'ouvrage entend porter une réponse dans le cadre de paramètres définis et exposant les orientations théoriques, aurait évité cette impression de morcellement de la matière. Il manque à l'ouvrage une structure théorique articulant clairement les liens existant entre divers phénomènes démographiques étudiés dans la seconde partie, expliquant par exemple comment les transitions de base de la fécondité (chapitres 9 et 10) et de la mortalité (chapitre 8) modifient la structure par âge de la population (chapitre 7).Le récit suit deux trames obéissant à deux logiques de découpage distinctes: chronologique et thématique. L'auteur n'explique malheureusement pas dans son introduction trop brève les préoccupations didactiques qui ont guidé le choix de ce plan. La première partie, intitulé «Les grandes étapes de la métamorphose» et comprenant cinq chapitres, suit une trame chronologique, le cinquième chapitre proposant une projection démographique pour le demi siècle qui vient. La deuxième partie, ayant pour titre «Les phénomènes démographiques majeurs du XXe siècle», se présente comme une série de grands chapitres thématiques, chacun consacré, en principe, à l'examen d'un phénomène démographique particulier et marquant du XXe siècle (p. 67). En réalité, la question de la (sous)fécondité remporte la palme des préoccupations de l'auteur avec deux chapitres (les chapitres 9 et 10) lui étant consacrés. Et d'une façon ou d'une autre la plupart des autres chapitres, satellites de ce problème capital, viennent compléter un tableau quelque peu catastrophique sur le devenir du Canada en tant que société «occidentale», même si ce catastrophisme est édulcoré sous forme d'interrogation («Est il exagéré de dire qu'à travers ces questions, la civilisation occidentale joue sa survie?», p. 272). L'ouvrage soutient une thèse implicite qui reste évanescence si on le lit comme un ouvrage de référence sur l'évolution des phénomènes démographiques au Canada, en consultant ses moult informations chiffrées, tableaux et graphiques au fil des besoins, et bénéficiant de l'accessibilité de ses définitions techniques. C'est en réfléchissant sur les commentaires et citations dont l'ouvrage est parsemé, par lesquels l'auteur glisse de la discipline démographique aux domaines plus axiologique de la morale et de

la philosophie, que l'on saisit par bribes l'idée force parcourant l'ouvrage en filigrane et où s'exprime le tendancieux précédemment évoqué. Cette idée pourrait s'énoncer comme suit: le Canada fait face à une crise démographique qui ne pourra être jugulée par l'immigration mais bien par un taux de natalité accrue. Pour l'appuyer cette thèse, il importe donc non seulement de dépeindre l'immigration comme un phénomène problématique, minimiser ses apports et amplifier ses risques inhérents, mais aussi blâmer cette humanité à l'âme amollie d'un matérialisme honnête (l'auteur citant Tocqueville¹¹ «Ainsi, il pourrait bien s'établir dans le monde une sorte de matérialisme honnête qui ne corromprait pas les âmes, mais qui les amollirait et finirait par détendre sans bruit tous les ressorts.» (p. 4), p.4) qui ne se reproduit plus suffisamment et l'État qui ne l'y incite pas. La transformation des modes de constitution des familles et des comportements reproductifs n'est pas appréhendée de manière détachée, on y recèle un ton moralisateur, voire culpabilisant. Soulignant l'«extraordinaire évolution», des techniques et du cadre moral de la procréation et des rapports sexuels ayant mené au perfectionnement des méthodes contraceptives au cours du 20^e siècle, l'auteur constate, en parlant des femmes, que «Désormais, ces dernières (les hommes un peu moins) maîtrisent la mise au monde de leurs enfants; ajoutons que cette maîtrise comprend la liberté, un peu dangereuse, de s'en abstenir» (p. 49) J. Henripin ne cache pas son parti pris nataliste qu'il a exposé avec verve mais aussi dramatisation dans un ouvrage précédent, Naître ou ne pas être. Il est regrettable que ce natalisme teinte des explications raisonnées, qu'il soit accompagné d'une part d'une grande frilosité à l'égard de l'immigration, frilosité derrière laquelle se profilent bien des préférences culturelles, et d'autre part de la nostalgie des jours où la famille était au singulier. Il est donc lieu de déconstruire ces présupposés essentialistes qui traversent l'ouvrage et touchent autant les familles et les femmes que les membres de soi disant «ethnies» non occidentales. L'auteur suppose qu'une plus grande hétérogénéité ethnoculturelle d'une société est un danger pour la cohésion sociale, présomption non vérifiée qui l'amène à affirmer qu'étant donné la montée en flèche de la diversité canadienne entendre l'arrivée de plus en plus de non occidentaux il y a péril en la demeure en matière de cohésion sociale (p. 267). S'il ne va pas jusqu'à nommer ces non occidentaux comme peu désirables, il n'hésite pas à souligner la menace qu'ils font peser sur la pérennité de «la texture ethnique du Canada» et des «éléments fondamentaux de la civilisation occidentale qui prédominent dans ce pays» (p.50). Ce n'est pas moins que leur assimilation culturelle, déguisée sous le vocable «intégration», concept que l'auteur ne prend d'ailleurs jamais la peine de définir, qu'il pose comme une condition sine qua non des lendemains harmonieux. Comment ne pas faire un lien entre ces allusions clairsemées ici et là, et l'extrait en exergue venant de l'essai bien connu et non moins controversé de Samuel P. Huntington, Le choc des civilisations? Cette épigraphe laisse perplexe. L'immigration comme source potentielle de vigueur et de capital humain sous deux conditions: qualification des immigrés et leur assimilation culturelle. «Premièrement, que la priorité soit accordée à des individus qualifiés, énergiques, et dotés des talents et du savoir faire nécessaire à la société d'accueil; deuxièmement, que les nouveaux immigrés et leurs enfants soient assimilés culturellement dans le pays d'accueil et plus globalement dans la civilisation occidentale.» Aucun crédit pour l'adhésion à une communauté politique dans un cadre pluraliste. Le tendancieux transparait surtout dans la présentation des faits liés à l'immigration: l'auteur minimise méthodiquement l'apport démographique de l'immigration (pp. 97, 162) sans

toutefois apporter de preuves chiffrées. Il ne tient compte ni de l'apport démographique des enfants des immigrés, ni de leurs activités économiques ; mais sur ce point, il ne fait pas cavalier seul. Rares sont les études incluant les apports, ne serait ce que de la seconde génération, aux bénéficiaires de l'immigration internationale. Alors que les statistiques montrent que la population immigrée a un taux de scolarité plus élevé que celle née au Canada, l'auteur préfère déplorer que «Certains immigrés sont peu aptes à gagner leur vie (langues officielles non maîtrisées, faible niveau d'instruction, compétence professionnelle douteuse, manque d'initiative.)? Ils sont sans doute minoritaires, mais leur coût pourrait amener les pouvoirs publics du Canada à être moins accueillants ou moins souples à l'égard des immigrants illégaux et de certains demandeurs d'asile peu convaincants, tout en continuant à partager avec les autres pays riches le devoir d'accueil des plus démunis» (p. 61). Selon l'auteur, dans le contexte canadien, la question de l'immigration n'est malheureusement pas abordée avec sang froid, et il n'y a guère de description impartiale de ses avantages et ses inconvénients, car on n'y trouve que des plaideurs (pp. 60 61). Pourtant, ce n'est pas la sérénité mais bien un alarmisme posant le «problème» de l'immigration en terme de survie de la «civilisation occidentale» qui semble guider les propos de l'auteur, lorsqu'il évoque l'immigration dans un contexte de baisse de la natalité et la baisse de la natalité dans un contexte de hausse de l'immigration (en provenance du monde non occidental). «Si, cependant, le volume et la provenance des immigrants sont semblables à ce qu'on a observé entre 1990 et 2000, on doit s'attendre à une transformation de la texture ethnique et culturelle du Canada, particulièrement celle des trois grandes villes» (p. 61). «À long terme, c'est la texture ethnique du Canada qui pourrait être transformée et, à plus long terme encore, ce pourrait être le cas d'éléments fondamentaux de la civilisation occidentale qui prédominent dans ce pays. Mais cette conséquence éventuelle est rarement évoquée par les politiques, les commentateurs et même les scientifiques. Moins, semble t il, que l'enrichissement culturel résultant de l'arrivée massive de ces porteurs de philosophies et mœurs nouvelles» (p. 50). L'auteur s'exprime par ailleurs en lieux communs en affirmant que l'intégration économique de ces «nouveaux» immigrants est difficile en raison de leur manque de qualification et/ou d'initiative, car il s'agirait essentiellement des réfugiés et des clandestins. Il donne quasiment l'impression de regretter que les logiques sous tendant l'érection de la forteresse Europe, avec la devise «Immigration zéro», soient absentes du contexte canadien où il n'y aurait, selon l'auteur, que des plaideurs d'une forte immigration ne prenant pas la peine de s'attarder pas sur la provenance des immigrés... Voilà un exemple éloquent de préférences «culturelles»: [] l'opinion dominante est claire: la croissance démographique est un bienfait et une forte immigration au Canada est souhaitable, d'où que viennent les immigrants. Il est vrai que l'expérience des trente années qui ont suivi la guerre donne lieu de se réjouir à bien des égards. Il semble toutefois que l'intégration économique des «nouveaux» immigrés est moins facile, ne serait ce que parce que le choix des candidats ne peut se faire quand il s'agit des demandeurs d'asile ou des immigrants illégaux. Ni ces difficultés nouvelles, ni l'obligation qu'ont ressentie les Européens de réduire le nombre des admis, ne semblent aptes de mettre un bémol au crédo [sic] politique qui a cours sur les bienfaits d'une immigration renforcée au Canada» (p. 60).

Tout compte fait, cet ouvrage, qui aurait pu être une véritable synthèse analytique des transformations majeures que le Canada a connues au cours du XXe siècle,

en donnant également un aperçu historique des siècles précédents, ne tient pas sa promesse initiale dans la mesure où le parti pris (néo)nataliste de l'auteur l'amène à offrir des interprétations partielles de l'évolution démographique du Canada, qui rendent menaçants deux de ses composants majeurs, soit l'immigration et la transformation des modes de constitution des familles.

Sirma Bilge CEETUM, Université de Montréal

© Canadian Sociological Association/La Société canadienne de sociologie